

ceptent personne. La religion est obligatoire pour tous. *Elle est digne de tous.* Les vérités sublimes sur lesquelles s'est exercé le génie d'un Augustin et d'un Bossuet ne sont pas des contes d'enfant. Les plus fortes têtes n'ont pas le droit de dédaigner une religion qui vient de Dieu. *Elle est nécessaire à tous.* Plus on avance dans la vie, et moins on peut se passer des lumières et des forces d'en haut. Plus le temps s'abrège sur notre tête, et moins on peut braver l'éternité qui approche.

Amen

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour les femmes

MESSIEURS,

Il y en a qui disent : La religion est bonne pour les enfants. Je leur ai répondu. Il y en a d'autres à qui je vais répondre aujourd'hui et qui disent : La religion est bonne pour les femmes. Quand ils ont dit cela, ils s'imaginent avoir prononcé une chose sublime. La religion est bonne pour les femmes ? Je prétends et je prouve qu'elle est encore meilleure pour les hommes que pour les femmes.

I. L'homme est *Homme*

C'est-à-dire une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme. Donc *autant que la femme* il a un Dieu à adorer et à servir, un corps à respecter et une âme à sauver, un ciel à conquérir et un enfer à éviter, des vices à réprimer et des vertus à pratiquer. Il n'y a pas deux Évangiles, deux Symboles, deux Décalogues, l'un pour la femme et l'autre pour l'homme. Ce qui est vrai et obligatoire pour la femme est

également vrai et obligatoire pour l'homme. Jésus-Christ a dit : « Quiconque croira sera sauvé ; quiconque ne croira pas sera condamné. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez mes commandements. » Bien fin serait celui qui pourrait prouver que Jésus-Christ ne parlait ici que pour les femmes. Non, il a parlé pour tous. J'ose même ajouter que la religion est *plus indispensable à l'homme* qu'à la femme, et cela pour trois raisons :

1° Il est *exposé à plus de dangers*, plus entraîné, plus menacé..., et gare à lui si la religion n'est pas là pour le contenir, pour le préserver, pour le prémunir, pour le relever. Lorsqu'un jeune homme, jusque-là l'espérance et l'orgueil de ses parents, brise tout à coup avec les habitudes de la vie chrétienne, sa mère s'inquiète et s'alarme ; elle sent que ses embrassements sont devenus et plus rares et plus froids ; elle s'aperçoit que le foyer domestique n'a plus d'attraits pour lui, non plus que le lieu saint ; elle peut tout craindre le jour où elle s'est dit : « Mon fils ne se confesse plus... » Et que sera-ce plus tard, quand, maître de lui-même, il pourra faire le mal aisément et impunément, quand, parvenu à la maturité, il sera assailli par le respect humain, par les mauvais exemples, par des tentations sans nombre ? Et puis la religion est plus indispensable à l'homme qu'à la femme,

2° Parce qu'*il se laisse plus facilement abattre* par la douleur. La femme est le roseau qui plie et ne rompt pas. L'homme est le chêne qui ne fléchit pas, et qui se brise sous le choc d'une déception, d'un revers, d'une humiliation, sous le coup d'une maladie, d'une inquiétude, d'une mort. Les médecins ont calculé que parmi nous la moitié au moins des hommes meurent de chagrin, et un poète de ce temps a dit que ce qui les tuait, c'était la désespérance. Si la religion ne les soutient pas, les âmes viriles défaillent et se renversent plus vite que les âmes féminines. Et enfin la religion est plus indispensable à l'homme qu'à la femme,

3° *En raison des devoirs plus difficiles* qui remplissent sa vie très occupée, très chargée, très mouvementée : devoirs envers la société, envers la famille, envers lui-même. La lutte est pour lui quotidienne. A certaines heures il faut qu'il soit un héros, pour sauver du désastre son honnêteté ébranlée et sa vertu chancelante. La religion est éminemment bonne pour la femme. C'est vrai. Mais elle est encore meilleure pour l'homme, plus nécessaire à l'homme... qui est époux, qui est père, qui est chef.

II. L'homme est *Époux*.

— *Voici un ménage. La femme a de la religion.*

Vous trouvez que c'est bien, et vous avez raison. Le jour où la femme rejetterait tout sentiment noble et divin, elle deviendrait un fléau. Une femme sans Dieu est un monstre. Une femme impie ferait une famille désolée et une société pourrie. Les mécréants eux-mêmes, à moins qu'ils soient tout à fait dénaturés, les mécréants, au fond, ont la conviction absolue que la pratique des devoirs religieux est le plus sûr trésor de leurs épouses et de leurs filles, et que toute femme vraiment chrétienne doit être nécessairement une femme modèle. Ils ne se trompent pas. Voici donc un ménage. La femme a de la religion. Mais

Le mari n'en a pas. Et alors il arrive de trois choses l'une :

1° Quelquefois le mari infidèle pervertit la femme fidèle. C'est un malheur qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang. C'est la consommation de la ruine.

2° Quelquefois la femme fidèle convertit le mari infidèle. A force de prières et de sacrifices, Monique sauva Patrice. Un mari incrédule s'oubliait un jour devant sa femme jusqu'à l'inconvenance envers la mémoire du divin Crucifié. Sa compagne, qui n'avait pas toujours reçu au foyer le bonheur qu'elle y avait porté, vengea d'un mot l'outrage fait à son Dieu : « De grâce, dit-elle, si vous m'aimez, n'en dites point tant de mal. Car sans Lui il y a longtemps

que nous ne serions plus ensemble. » Et, frappé au cœur par ce coup inattendu, le libre penseur sentait les larmes mouiller sa paupière et bientôt se convertissait. Un mari incrédule ramené à Dieu par une femme pieuse... cela se voit, mais ce n'est pas le cas général.

3° Le plus souvent chacun des deux conjoints s'en tient à son premier état. La femme va à l'église pour y prier Dieu, et l'homme reste à la maison. La femme nourrit en son cœur des espérances immortelles, et l'homme ne croit qu'au néant. L'épouse a du divin sur le front, et le mari n'est qu'un homme, n'a aucun contact avec l'infini. O désolation amère de beaucoup de nos foyers modernes ! Les mains s'unissent, et les âmes sont séparées. La religion est bonne pour la femme ? C'est vrai. Mais combien aussi elle serait bonne pour l'homme, et comme la vie commune y gagnerait en concorde, en intimité et en vrai bonheur !

III. L'homme est Père.

Voici une famille. La mère a de la religion. Tant mieux. Il est impossible de dire tout le bien que peut faire et que fait une mère intelligemment pieuse. C'est elle qui assure l'éducation première des garçons et l'éducation plénière des filles. C'est

elle qui communique à l'enfant ses premières impressions, ses premiers goûts, et par suite ses habitudes souvent définitives. On peut affirmer que l'enfant qui a eu une mère vertueuse et tendre ne sera jamais tout à fait mauvais. Est-ce à dire que l'action maternelle est suffisante pour la formation morale et religieuse des enfants? Hélas! non. Voici une famille. La mère a de la religion. Mais

Le père n'en a pas. Pendant que la mère s'agenouille, le père reste debout. Quand la mère va à la messe, le père travaille ou s'amuse. La mère communie, mais le père serait bien embarrassé, si son jeune enfant lui demandait: « Mon père, quel est votre confesseur? » Or

Être père, ce n'est pas seulement donner la vie matérielle, c'est encore et surtout donner la vie spirituelle et morale. On peut être très mauvais père, et léguer des millions à sa postérité. Le vrai père est celui qui laisse à sa postérité des principes, des mœurs, une religion intense. Et ce n'est pas la parole qui fait cela, c'est l'exemple. On ne donne que ce qu'on a. Le père de famille qui n'a pas de religion ne peut pas en donner à ses enfants.

J'admets qu'auprès d'un père indifférent on pourra voir une mère et une fille appliquées à leurs devoirs et constantes dans la foi. J'admets aussi que l'indifférence religieuse paternelle peut rester inoffensive pendant les premières années de l'enfant. Mais voici

La saison des tourmentes pour cet adolescent. Il aurait besoin d'un grand exemple tombant de la vie de son père sur la sienne pour le fortifier contre les courants. Il en est frustré. Il sombre. Et du fond de l'abîme où il roule, il pourra s'écrier: « Mon père, vous n'êtes point innocent de ma catastrophe. Vous m'avez enseigné, sinon par vos paroles, au moins par vos actes, que les préceptes du christianisme n'étaient pas aussi rigoureux qu'ils en ont l'air, que la religion, en somme, n'était bonne que pour les enfants et les femmes. Je vous ai regardé, je vous ai cru, j'ai fait comme vous! »

Pourquoi avons-nous tant de peine, Messieurs, à faire des éducations chrétiennes? Le voici. Depuis cent ans l'unité religieuse de la famille est brisée. Depuis cent ans les jeunes âmes sont disputées, tiraillées, déchirées en sens contraire par des influences domestiques qui se combattent et s'entrechoquent sous leurs yeux. Et, depuis cent ans, nous ne bâtissons qu'avec le sable, nous n'élevons que des édifices qui s'écroulent, nous ne faisons que des ruines! — Un dernier mot.

IV. *L'homme est Chef.*

Voici une paroisse, une ville, une société. Les femmes ont de la religion. — C'est quelque chose. C'est beaucoup même. Rien n'est perdu, tout peut

être sauvé, tant que l'esprit et le cœur de la femme ne sont pas gâtés. Doctrines matérialistes, sceptiques et athées, prophètes de l'incrédulité et du néant, vous avez pour ennemie la femme, avec ces tendresses et ces puretés innées qui la font repugner à la corruption de l'esprit et à celle des sens, la femme avec cette puissance surnaturelle dont le christianisme l'a revêtue. Et tant que vous n'aurez pas clos les lèvres de la femme chrétienne, vous n'en aurez pas fini avec le règne de Dieu sur la terre. Voici donc une société. Les femmes ont de la religion. Mais

Les hommes n'en ont pas. C'est un grand danger et un grand malheur, car beaucoup plus que la femme l'homme tient dans ses mains les destinées de la religion et l'avenir de la patrie. De lui viennent les influences puissantes, les directions décisives, les orientations définitives. L'action de la femme expire dans le foyer domestique; l'action de l'homme s'exerce en dehors du foyer, dans la rue, dans l'atelier, sur les places publiques, au bureau, dans le magasin, dans le prétoire, dans les camps, dans les assemblées, sur tous les points de la vie sociale. La femme est ici-bas l'être faible; l'homme est l'être fort, l'être dirigeant, l'être responsable. En un mot, il est chef, non seulement chef de famille, mais chef de culture, chef d'atelier, chef de bureau, chef de service, chef d'armée, chef de gouvernement.

Par sa parole et par sa plume il répand les idées.

Par son exemple il forme les mœurs.

Par son vote il fait les législateurs, il fait les lois.

Si donc l'homme n'a pas de religion, il sème des idées antichrétiennes, il abaisse le niveau des mœurs publiques, et il choisit des mandataires qui lui ressemblent, et qui fatalement édictent des lois irréligieuses. Car, remarquons-le bien, les parlements ne sont pas l'émanation et la représentation de la nation, mais seulement l'émanation et la représentation de la portion virile de la nation. En résumé, Messieurs, un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent. Et, pour faire un peuple chrétien, il ne suffit pas que les femmes aient de la religion, il faut que les hommes en aient **au moins** autant que les femmes

Nous avons des hommes chrétiens, mais nous n'en avons pas assez. Là est notre faiblesse. Pratiquez votre foi, Messieurs, et, de plus en plus, répandez-la autour de vous. Là est la vraie force. Là est le salut de l'avenir!

Amen!

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion est bonne pour le peuple... pour les riches

MESSIEURS,

Il est difficile de contenter tout le monde. Nous présentons la religion aux grands qui nous disent : Faites-la passer au peuple. Nous la présentons au peuple qui nous dit : Faites-la passer aux grands. La religion est bonne pour le peuple, disent les uns. La religion est bonne pour les riches, disent les autres. Je vais répondre à ces deux objections en trois conférences successives.

Et d'abord aujourd'hui, je me propose de vous montrer que la religion est bonne pour le peuple : 1° elle lui fait du bien. C'est évident ; 2° elle ne lui fait pas tout le bien qu'elle voudrait. Pourquoi ?

I. La Religion fait du bien au peuple. C'est évident.

1. Il faut au peuple *de l'instruction*. Eh bien,

est-ce que la religion n'a pas été la première à répandre l'instruction, à la donner gratuitement ? Est-ce qu'elle n'a pas suscité partout des maîtres par milliers et des élèves par millions ? Est-ce que aujourd'hui encore sur tous les points du monde elle n'ouvre pas des écoles populaires ? Et, chose curieuse ! la religion est si ardente à instruire et à ouvrir des écoles, que certains politiques véreux n'ont qu'une préoccupation : l'empêcher d'instruire et fermer ses écoles.

2. Il faut au peuple *des mœurs*. Godefroi de Bouillon, au soir d'une bataille victorieuse, répondant aux louanges d'admiration de ses frères d'armes, disait : « Si nos mains ont été fortes, c'est qu'elles étaient pures. » Si le peuple veut être fort, qu'il soit pur. Eh bien, est-ce que la religion n'est pas la meilleure gardienne de la moralité populaire ? Est-ce à l'école de l'Évangile que l'enfant du peuple apprend à mépriser ses parents ? Est-ce à l'école de l'Évangile que le jeune vaurien apprend à fouler aux pieds toute pudeur ? Est-ce à l'école de l'Évangile que l'ouvrier débauché apprend à boire son salaire, à ruiner sa santé, son intelligence, son honneur, son foyer ? Messieurs, pour assainir et moraliser la nation, il faut agir sur les âmes, et il n'y a que la religion qui agisse efficacement sur les âmes. La religion seule donne au peuple avec une foi robuste des idées saines, des goûts simples, des

mœurs pures, des habitudes sévères, des vertus domestiques, la paix du cœur et la paix du foyer.

3. Il faut au peuple avec de l'instruction et des mœurs *un peu de bien-être*. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. C'est en vain que nous demanderions au peuple de pratiquer la vertu, s'il n'avait pas un certain minimum de bien-être. Eh bien, pour améliorer le sort des classes laborieuses, est-ce que la religion n'accomplit pas des prodiges? A tout gémissément qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, la religion ouvre son cœur compatissant, son oreille attentive, sa main qui relève et qui soulage. Non seulement la religion guérit les souffrances populaires. Elle fait plus et mieux. Autant que la chose est possible, elle les prévient. Un détail seulement. *Elle donne du travail*. Elle est heureuse et fière d'ouvrir de vastes chantiers sur lesquels les sueurs se répandent honorablement pour un salaire rémunérateur. En vingt ans, dans notre seule ville d'Orléans, on a vu sortir de terre les trois églises de Saint-Paterne, de Saint-Marc et de Saint-Marceau, sans compter cent autres constructions dues à l'initiative religieuse. Ces églises et ces constructions ne s'élèvent pas toutes seules. Il y a des ouvriers qui extraient la pierre des carrières, d'autres qui la transportent, d'autres qui la taillent, d'autres qui la disposent en murailles, en voûtes ou en colonnes. La religion fournit du tra-

vail à des milliers d'ouvriers qui en vivent. Et ne vaut-il pas mieux, au double point de vue de leur dignité et de leur moralité, faire gagner de l'argent, quand on le peut, à ceux qui en ont besoin, que de leur en donner? Or la religion fait les deux choses dans une large mesure, et, si vous vouliez supputer soit l'argent qu'elle donne, soit l'argent qu'elle fait gagner, vous arriveriez à des sommes fabuleuses.

4. Il faut au peuple avec l'instruction, les mœurs et le bien-être, un peu *de baume et un peu d'idéal* pour consoler et transfigurer sa vie. On a beau faire et beau dire. La vie du peuple est dure, déprimante, difficile... et il n'y a que la religion qui puisse efficacement l'adoucir, la relever, l'ensoleiller. C'est à l'école de l'Évangile qu'on apprend à être résigné, honnête, content de son sort, qu'on se relève, qu'on se console, qu'on s'ennoblit, — c'est au souvenir de l'atelier de Nazareth que l'ouvrier se sent fier du travail qui durcit ses mains et de la sueur qui perle à son front, — c'est aux pieds du crucifix, quand elle aperçoit les blessures de son Sauveur, que la femme la plus déshéritée des biens de ce monde peut encore sourire à travers ses larmes, — c'est dans nos églises que l'âme du peuple, inondée de lumière surnaturelle, pousse des moissons d'or, qu'elle reçoit la plus autorisée, la plus haute, la plus bienfaisante éducation intellectuelle et morale qui soit au monde. *La religion*

fait du bien au peuple. C'est si clair, si évident, que je ne me sens pas le courage d'insister.

II. La Religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait. Pourquoi?

Voilà un problème qu'il est intéressant d'étudier et nécessaire de résoudre. La religion n'est ni indifférente ni hostile aux besoins du peuple. Elle aime d'un amour de prédilection les petits, les humbles, les délaissés, les souffrants, les oubliés. Elle les presse sur son cœur. Elle les relève, elle les apaise, elle les assiste, elle les console. Et cependant son action est souvent impuissante, sa parole peu écoutée, ses avances et ses bienfaits mal accueillis. Pourquoi? A qui la faute?

1° Seraient-ce les ministres de la religion qui manqueraient d'habileté ou de dévouement? Je ne le pense pas. Sans avoir la prétention d'être parfait, le clergé contemporain dans son ensemble fait à peu près tout ce qu'il peut pour les classes populaires.

Nous sommes les serviteurs du peuple, et nous lui consacrons la meilleure part de notre temps, de nos forces, de nos ressources, de notre activité apostolique. Certes les riches ont une âme à sauver, et ils ne peuvent pas se passer de notre ministère.

Cependant ils ont moins besoin de nous que les autres, et, de fait, quand nous les visitons, c'est le plus souvent pour le soulagement des moins favorisés. Et nos Frères, nos religieux et nos religieuses, à l'école, à l'hôpital, chez les particuliers, à qui, eux aussi, consacrent-ils leur vie, sinon aux petits et aux déshérités de la terre. Je le déclare. Nous n'avons rien à nous reprocher à l'égard du peuple. Innocents de ses souffrances, nous ne sommes responsables que de son affranchissement, de son bonheur et de sa dignité.

D'ailleurs comment les ministres de la religion pourraient-ils manquer de dextérité ou d'affection pour atteindre le peuple et lui faire du bien? Presque tous ils viennent du peuple. Autrefois notre recrutement se faisait assez fréquemment dans la classe riche. Aujourd'hui c'est la rare exception. En prenant la moyenne de l'opulence dans le clergé français, on peut affirmer que sur cent ecclésiastiques, il n'y en a pas dix qui puissent vivre de leurs rentes. Les prêtres, les Frères, les Sœurs appartiennent en grande majorité à la classe ouvrière, et sont venus au sacerdoce et à la vie religieuse de l'atelier, de la petite boutique, du travail des champs et de la garde des troupeaux. Leurs pères et leurs mères les ont élevés à la sueur de leur front, car toute leur fortune était dans leurs bras. Nous sommes vos parents, vos voisins, vos amis, vos compatriotes, vos frères. De sorte que, en

aimant le peuple, nous nous aimons nous-mêmes; en le servant nous obéissons au commandement divin. Nous lui appartenons et par droit de naissance et par devoir de vocation. Ce n'est point notre faute, si la religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait.

2° C'est la faute des malfaiteurs intellectuels et des pouvoirs impies ou jaloux qui corrompent le peuple pour le mieux exploiter, et qui asservissent la religion pour la rendre impuissante.

Oui, on a corrompu le peuple par des systèmes abjects et des théories meurtrières devenus l'enseignement des masses. On a dit de Dieu qu'il n'était pas, qu'il était le mal, ou qu'il se tenait trop loin de nous pour nous entendre et s'occuper de nous. On a dit de la foi qu'elle était une faiblesse d'esprit et un entraînement superstitieux du cœur. On a dit de la prière qu'elle était un acte stérile et qu'elle offensait la dignité humaine. On a dit de la souffrance qu'elle était un non-sens, sans mérite et sans vertu pour des jours meilleurs. On a dit du bonheur qu'il ne se trouvait que dans les joies passagères de cette terre, que la vie future n'était qu'un rêve. On a dit de Jésus-Christ qu'il n'était qu'un homme, du prêtre qu'il n'était qu'un imposteur... Enfin, on a dit des absurdités et des infamies qui sont descendues dans le cœur du peuple... et mon âme est pleine de courroux, non pas contre le peuple dont je respecte la dignité

et les souffrances, mais contre les malfaiteurs intellectuels, contre les monstres qui ont enlevé à sa faiblesse tous les refuges divins ouverts devant elle... contre les doctrines impies qui ont ravagé les croyances religieuses, et qui en dépeuplant le ciel ont désenchanté la terre!

Si encore, dans cette grande tempête d'impiété, la religion eût été libre de se montrer, de parler, d'agir, de répandre ses bienfaits, elle eût certainement prévalu sur l'erreur et sur le mensonge. Mais non. Plus d'une fois depuis cent ans le pouvoir a été de connivence avec l'irrégion. Plus d'une fois les législateurs ont octroyé toutes les libertés à l'impiété, et réservé toutes les chaînes à la religion. Plus d'une fois il ont fait des lois et des décrets pour gêner l'Église dans sa parole et dans ses actes, pour fermer ses lèvres et enchaîner ses mains, pour contrarier son enseignement et sa charité, pour détruire ses œuvres ou les empêcher de naître, pour discréditer et anéantir son clergé et ses ordres religieux, pour l'ensevelir en un mot dans l'impuissance et dans l'impopularité... Non la religion ne fait pas au peuple tout le bien qu'elle voudrait... Ce n'est pas sa faute... Entre elle et le peuple on a dressé des murailles de préjugés, de calomnies et d'injustices! Des murailles de lois, de décrets et de circulaires!

Conclusion. Il faut renverser ces murailles C'est nécessaire et c'est possible. Le 24 février 1848, le peuple de Paris, soulevé, parcourait la ville cherchant à tout renverser, lorsque soudain, au milieu de ce brisement général de toutes choses, un ouvrier rencontra la figure du Christ sur la croix. Aussitôt il la prend, et, l'élevant au-dessus de sa tête : « Honneur à celui-ci, s'écrie-t-il, c'est notre maître à tous ! » Et le peuple ému, au milieu de son agitation, de ses colères révolutionnaires, se mit à la suite de l'ouvrier et porta le crucifix à Notre-Dame. Ce soir, Messieurs, porté par son prêtre, Jésus-Christ passera dans les nefs de cette église. Vous viendrez en foule à sa suite. Vous lui ferez un cortège imposant et grandiose. Et par votre affluence, par votre attitude, par vos chants vous redirez ce cri sonore et vainqueur : « Honneur à Jésus-Christ ! Il est notre maître à tous ! »

Amen !

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

**La Religion est bonne pour le peuple...
pour les riches (Suite)**

MESSIEURS,

Les uns disent : « La religion est bonne pour le peuple. » Et les autres disent : « La religion est bonne pour les riches. » Pourvu qu'elles ne s'excluent pas, ces deux propositions sont non seulement inoffensives, mais absolument vraies. Je vous ai prouvé dimanche que la religion est bonne pour le peuple. J'ai à vous prouver aujourd'hui qu'elle est également bonne pour les riches, à qui elle s'impose comme obligatoire et comme nécessaire.

I. La Religion est obligatoire pour le riche.

Autant que pour le peuple, parce que devant Dieu tous les hommes sont égaux. Ils ont été tirés du même néant, et ils vont à la même destinée. Le plus fier potentat et le dernier de ses subordonnés sont frères. Il n'y a pas deux humanités. Donc il n'y a qu'une